

**LE NATIONALISME, L'ORDRE
ET LE JOURNAL D'UNE FEMME DE
CHAMBRE**

Il est bien évident que le nationalisme est un mot dangereux chez certains. Sous un jour positif, le nationalisme est une position politique tout à fait valable, caractérisée par un respect de la tradition, un attachement au passé, un amour de la patrie, un sens de la gloire nationale, et, dans plusieurs cas, un désir de défendre certaines valeurs, même en recourant à la discrimination et à la violence. Pourtant, défendre certaines valeurs nobles en franchissant le seuil de la tolérance et de l'assimilation dévalorise la véracité de la vision nationaliste. Dans le contexte de la Troisième République, ces polarités s'identifiaient, d'un côté, à des idées anti-démocratiques, monarchistes et exclusives d'un Renan ou d'un Barrès, et, de l'autre côté, à la défense suprême des droits de l'individu, personnifiée par exemple par un Zola ou un Mirbeau. Plus précisément, quoique cela semble une réduction simpliste, le projet nationaliste puisait dans des valeurs anciennes inspirées du catholicisme et du monarchisme (providence, communauté, noblesse), y ajoutant des valeurs plutôt contemporaines, inspirées par la xénophobie et l'opportunisme politique.

Et voilà Mirbeau, au début de son engagement politique, qui attise les flammes du mécontentement politique. Souvenons-nous de ses remarques incendiaires : « *La société française et le vieux génie national meurent chaque jour, étouffés sous l'influence de Paris conquis* » ; « *La démocratie, grande pourrisseuse, est la maladie terrible, dont nous mourrons*ⁱⁱ » ; « *On dirait qu'un mauvais vent est passé qui a détruit toute*

*cette gaieté du sol et pompé toute la sève de ce pays... Paris, c'est la capitale anonyme des hommes sans patrie et sans nom*ⁱⁱⁱ. » Mais n'oublions pas le contexte de ces déclarations. Il y avait avant tout la peur, justifiée selon lui, que la France allait être envahie et exploitée par un capitalisme saccageur et une bourgeoisie d'affaires. Il y avait aussi la frustration due à l'inefficacité du gouvernement sous la direction d'un républicanisme corrompu : « *C'est elle [la démocratie] qui nous a fait perdre nos respects, nos croyances, nos adorations, nos obéissances sublimes, et qui a substitué ses haines aveugles, ses vices, ses révoltes grossières à nos vertus, à nos amours et à nos dévouements anciens*^{iv} ». Déclaration anti-démocratique sans doute, alliée aussi à un soupçon de suffisance patriotique. Mais le genre du « nationalisme » invoqué ici par Mirbeau n'est ni un retour définitif à une monarchie constitutionnelle à la Renan, ni une approbation passive d'un républicanisme nominal. C'est plutôt une volonté primitive de préserver une idée du passé, caractérisée par un respect pour des valeurs traditionnelles et des caractéristiques nationales, et par la nostalgie d'un ancien système politique et hiérarchique qui faisait semblant d'agir pour les meilleurs intérêts de l'individu : « *Grâce à elle [la démocratie], nous n'avons plus conscience de la hiérarchie, cette loi primitive souveraine des sociétés organisées*^v ».

Cette période de patriotisme primitif (la fin des années soixante-dix et le début des années 1880), qui coïncidait avec ses contributions sous pseudonyme au journal *L'Ariégeois* et à ses articles des *Grimaces* entachés d'éruptions antisémites, représente, à mon avis, la formulation embryonnaire d'un nationalisme mirbellien en train de se métamorphoser. Comme suggéré déjà, une partie de cette formulation se situait en dehors du modèle conventionnel du parti politique démocratique et faisait allusion, d'une façon mythique, à une hiérarchie féodale. Selon moi, ce qui activait ces idées essentiellement régressives et anti-progressistes, c'était moins

le désir de réaliser sincèrement ce que j'ai appelé ci-dessus une certaine idée du passé, que de réagir aux échecs du républicanisme. On peut donc, avec une certaine confiance, refuser de voir en ces tendances hiérarchiques l'expression d'une évasion rétrograde. Ce qui est plus problématique, c'est comment comprendre sa position anti-démocratique (apparemment explicite). Bref, si la démocratie républicaine, à en croire Mirbeau, trahit systématiquement le concept de la politique représentative, l'anarchisme restitue la centralité de l'individu dans un système d'équivalence (anarchiste), par opposition à l'illusion de l'équivalence promise par la démocratie égalitaire. Réévaluer la signification de la patrie était étroitement liée à cette nouvelle formulation, de même que la dénonciation systématique, dans ses œuvres de fiction, de tous les mythes du Nationalisme politique, en particulier le concept d'ordre.

*« Il y a un patriotisme supérieur à celui que le pays récompense, c'est le patriotisme **de l'homme** qui ne craint pas l'impopularité, qui applique tout ce qu'il a d'intelligence au bien public, qui dit son avis avec réserve, puis attend, sans chercher profit de l'accomplissement de ses prophéties^{vi}. »* Ici, la confiance en soi devant l'adversité est le point de référence chez Renan dans sa distinction entre un sentiment de patriotisme importé de l'extérieur, et un sentiment qui naît dans l'individu. Mirbeau privilégie aussi les origines individuelles de ce sentiment, mais il fait la distinction entre les effets anesthésiques et affectifs du patriotisme (selon lui « *un des moyens les plus sûrs de retenir un peuple dans l'abrutissement éternel* ») et son opposé, la patrie, « *deux choses très différentes qui s'excluent l'une l'autre*^{vii}. » En d'autres termes, pour Mirbeau, et d'autres anarchistes tels que Reclus, le patriotisme s'interprète plutôt comme une soumission au pays et à ses traditions, une forme d'allégeance à l'État, une forme de cécité institutionnelle dont le « *faux*

patriotique » du colonel Henry sera un bon exemple, bref une abdication de l'individualité.

En revanche, la patrie est un état d'esprit à travers lequel Mirbeau canalise un nationalisme « *autre* » : la patrie se définit dans les termes d'une émancipation de l'individu, d'une réalisation des conditions sociales permettant de s'engager pour libérer les victimes du jeu patriotique. Et même la patrie se définit en défendant certaines valeurs sociales et morales, où on révèle la corruption dans l'Etat, où on se consacre au bien public, et où on se débarrasse d'anciens préjugés ; ainsi, la patrie signifie un espace de renouvellement autour des forces de justice universelle. Dans son article intitulé « Embrassons-nous, Ferry » (1883), Mirbeau s'explique : « *Au milieu de tant de bêtises, d'abandons et de vénalités, on est presque tenté de se dire que c'est peut-être du côté des radicaux qu'il faudra chercher bientôt un point d'appui pour refaire un avenir à la patrie qui tombe, chaque jour, en lambeaux*^{viii}. » Tout d'abord, une citation signifiante dans le sens du lien, apparemment contradictoire, entre le radicalisme et la défense de la patrie. Une déclaration également provocante dans le sens qu'il signale un cri de ralliement devant le drapeau de l'assimilation. De plus, et ici la modernité de Mirbeau se confirme, l'idée de la patrie, à la suite de la diaspora juive, est prête à se laisser réinventer ; c'est-à-dire que les notions de spécificité et de différence en ce qui concerne la patrie sont mises en question par une toute nouvelle « *ignorance* » (mot utilisé par Mirbeau lui-même), qui ne se caractérise ni en cultivant le concept du ghetto (surtout à l'égard des Juifs), ni en oubliant le passé (une rupture avec les traditions), mais au contraire de façon positive en ce sens qu'elle apporte une connotation de renaissance, une réinvention du passé qui ouvre la voie à une représentation de la patrie qui va au-delà des limites nationales, culturelles, religieuses, territoriales, et se fonde sur la notion de justice

universelle, dont je parlerai plus tard dans le contexte de l'affaire Dreyfus et de l'anarchisme.

Considérons, tout d'abord, la révélation des mythes du Nationalisme dans *Le Journal d'une femme de chambre*, exemplifiés dans le personnage de Joseph ; catholique, antisémite, pro-armée, bref nationaliste stéréotypé. Nous découvrons dès le début du *Journal* que son nationalisme est une version *ultra*-individualiste, au détriment d'autrui ; c'est-à-dire, non pas de caractère altruiste (élément essentiel de solidarité dans « *l'équilibre des moi antagonistes*^{ix} » dont l'anarchisme serait la représentation utopique), mais plutôt de nature égoïste et par conséquent une caricature du collectivisme nationaliste conventionnel. Il vole ses employeurs, non pas pour aider les pauvres ni pour soutenir la cause nationaliste, mais cyniquement pour se remplir les poches, sans aucune réflexion quant aux répercussions possibles. Encore pire, son amitié avec les autres fidèles du nationalisme, notamment les prêtres et le système judiciaire, le met à l'abri de tous les soupçons et lui évite même de s'inquiéter du meurtre d'une petite fille du voisinage.

Pourtant, ce qui est d'un grand intérêt pour nous dans la construction de ce personnage sur le plan de la narration, c'est la façon dont Mirbeau démasque le caractère superficiel de ce Joseph : il recourt au symbole du vide *ordonné* pour suggérer son identité nationaliste ; ce nationalisme s'exprime sur un mode exhibitionniste : il lit *La Libre Parole* et *Le Gaulois*, il y a un tableau de Drumont dans sa chambre, il assiste à des réunions de Jules Guérin et de Déroulède. La profondeur de sa vacuité apparaît dans sa description de Célestine et, surtout, dans la disposition des ses objets personnels à l'intérieur de sa chambre. Pour Joseph, Célestine correspond à une image qu'il a fabriquée autour de son nationalisme et cette image à son tour est un miroir de sa propre condition de domestique : « *Il y a déjà quelques jours que je voulais vous confier ça, Célestine... commença-t-il... Eh bien, voilà... j'ai de l'amitié*

pour vous... vous êtes une bonne femme, une femme d'ordre... Maintenant, je vous connais bien...^x » Une femme d'ordre, c'est-à-dire une femme sans choix, femme-objet obligée de changer de personnalité à un moment donné, par exemple dans le bar à Cherbourg (« *tête de Bretonne ou tête d'Alsacienne... Ça serait un fameux coup d'œil dans le comptoir* », dit Joseph) ; une femme qui sait bien se mettre au service d'autrui, bref une domestique.

Dans le cas de Joseph, le transfert de cette inflexibilité ordonnée à un objet de son désir est le produit de sa propre insuffisance psychologique, dont la chambre où il loge est la métaphore par excellence. Pendant l'absence de Joseph à Cherbourg, Célestine espère découvrir dans sa chambre des signes (des secrets même) qui lui révéleront quelque chose d'autre que la personnalité froide et vide de Joseph. L'ironie de sa recherche, c'est qu'il n'y a rien à trouver ; l'intérieur de la chambre est un modèle d'ordre et de circonspection, un musée consacré à un nationalisme inarticulé, à « *une vie pure, exempte de complications et d'événements* » (p. 382), à un ordre virtuel à travers lequel il imagine son existence. Et c'est à Célestine, femme de chambre, décodeuse de cette chambre, d'interpréter la vie-objet de Joseph : « *Décidément, dit Célestine, Joseph communique à tout ce qu'il touche son impénétrabilité... les objets qu'il possède sont muets comme sa bouche, intraversables comme ses yeux et comme son front* » (p. 313). Par rapport à d'autres précurseurs du nationalisme français à la fin du dix-neuvième siècle, comme par exemple Barrès et Maurras (dont le concept d'ordre était puisé dans des précédents historiques de la monarchie, de l'Église catholique, et de la Grèce classique), l'ordre, selon Joseph, n'a aucun sens d'évolution historique, mais il se réduit plutôt aux préparatifs domestiques et à la propreté. C'est un ordre qui se réduit à compartimenter la vie et la politique ; un ordre étudié qui fait semblant de contrôler le désordre naturel de l'univers.

Vérifier la position de Mirbeau par rapport à l'ordre en tant que principe de déterminisme historique, par rapport à l'ordre comme cadeau providentiel offert à l'humanité (selon Maurras, par exemple), ou par rapport à l'ordre en tant qu'organe de volonté nationale (chez Barrès), serait le sujet d'une autre communication. Qu'il suffise de dire ici que Mirbeau aurait de graves réserves par rapport à de tels présupposés ; ce qui ne veut pas dire que l'ordre, selon Mirbeau, n'a pas de validité historique. Au contraire, c'est un ordre déterminé par la contingence universelle et textuelle, et donc en dehors d'une catégorisation conventionnelle, qu'elle soit sociale ou politique. On pourrait soutenir que Mirbeau voit la valeur historique et philosophique du concept d'ordre dans une origine chaotique / anarchique qui précède (et met en lumière) l'imposition arbitraire de tout système gouvernemental. Cette idée s'applique aussi au niveau textuel dans *Dingo*, par exemple, où l'autorité du narrateur se voit usurpée par une de ses créations, Dingo, l'incarnation même de la subversion^{xi}.

À cet égard, l'une des stratégies de la fiction mirbellienne (dans ce *Journal d'une femme de chambre* et dans d'autres récits), est de faire coïncider deux versions d'ordre (la version contingente et la version déterministe) et de démontrer comment le désordre dans cette dernière se laisse trahir ; considérons, par exemple, un thème qui lui tient vraiment à cœur, c'est-à-dire l'impuissance de l'individu devant la loi, et réfléchissons à la manière dont Mirbeau fait ressortir le côté arbitraire de la loi, tout en y ajoutant ses tournures ironiques et cruciales. Mise à la porte, Célestine décide de porter plainte à la gendarmerie. On lui conseille d'abandonner ses poursuites contre son employeur : « *D'abord, mademoiselle, on ne vous croira pas... remarquez bien... Que deviendrait la société si un domestique pouvait avoir raison d'un maître?... Ce serait l'anarchie* » (p. 336). Mirbeau explique comment l'obéissance respectueuse à une autorité corrompue, surtout dans le cas où une telle obéissance s'avère bien imméritée, est synonyme

d'une justice faussée. Par suite de cette fausse logique, l'anarchisme, qui ici se perçoit en tant que la seule alternative à un ordre déjà discrédité, ne peut pas être du côté de la Justice ; en d'autres mots, les bastions de l'ordre semblent avoir raison, mais des signes textuels nous montrent qu'ils ont tort. De même, le droit donne l'apparence d'être juste, mais nous savons par des signes textuels que les allégations de Célestine sont bien justifiées.

En guise de conclusion, je suggérerais qu'il y a un fil d'Ariane à retracer ici (depuis les premières déclarations anti-démocratiques, mais patriotiques, à travers les exhortations à « *une loi primitive de la hiérarchie* », jusqu'à une patrie libératrice, même radicale, qui s'allie à la critique anarchiste de l'ordre sociétal), qui nous conduit vers l'essence d'un « nationalisme » mirbellien, qui n'est autre que la justice. Et dans le contexte du *Journal d'une femme de chambre*, l'affaire Dreyfus représentait le plus grand défi à la justice, dans laquelle Mirbeau investissait ses croyances politiques. Pour Mirbeau, il y avait plusieurs leçons à tirer du traitement de l'Affaire, surtout lors de l'étape de la révision pendant laquelle le dernier chapitre du *Journal* a été composé. Premièrement, au niveau de l'antisémitisme, celui de Joseph avait été bien discrédité, n'étant qu'un produit d'un nationalisme insulaire (une forme de « hâblerie », comme on dit), et le nationalisme de Célestine était encore moins crédible parce qu'il émanait d'une peur d'être isolée du groupe. À vrai dire, Célestine représente la transcendance de l'antisémitisme et du préjugé religieux, dont on retrouve l'écho dans l'article « Palinodies » de 1898, qui ressemble lui-même à une conversion de Mirbeau : « *Lorsque je m'interroge sérieusement*, dit Célestine, *je ne sais pas pourquoi je suis contre les juifs, car j'ai servi chez eux, autrefois, du temps où on pouvait le faire encore avec dignité... Au fond, je trouve que les juives et les catholiques, c'est tout un... Elles sont aussi vicieuses, ont d'aussi sales caractères, d'aussi vilaines âmes les unes que les*

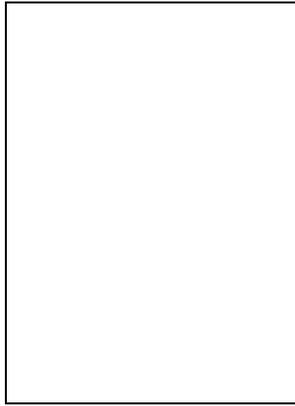
autres... Tout cela, voyez-vous, c'est le même monde, et la différence de religion n'y est pour rien » (p. 157).

Deuxièmement, le fait qu'un Juif se trouve victime d'une erreur judiciaire avait moins d'importance que l'erreur elle-même, que les responsables, et que l'érosion de toute confiance en la notion de justice elle-même. Pourtant, *Le Journal d'une femme de chambre* rectifie cette perspective en restituant fortune et justice à l'agenda socio-politique au seuil du nouveau siècle. Tandis que la majeure partie du *Journal* témoigne de l'atmosphère autodestructrice dans une petite ville pendant une crise nationale, la fin du récit offre un degré d'espoir : premièrement, dans le personnage de Célestine, qui commence une nouvelle vie dans une nouvelle ville, et, deuxièmement, dans la lutte pour la liberté de Dreyfus, qui arrive à sa conclusion ; la prospérité et la justice vont de pair, et Célestine, malgré son rapport masochiste avec Joseph, est le symbole d'une nouvelle ère d'optimisme.

Quant à Mirbeau, il fait preuve de cet optimisme surtout dans la défense de la justice, qu'elle s'applique à Apollinaire, Wilde, Zola et Picquart, parmi tant d'autres : « *Il faut bénir cette affaire Dreyfus de nous avoir en quelque sorte révélés à nous-mêmes, d'avoir donné à beaucoup d'entre nous, trop exclusifs ou trop sectaires dans leur compréhension de la vie sociale, un sens plus large de l'humanité, un noble et plus ardent sens de justice*^{xii} ». Voici le sens du nationalisme chez Mirbeau ; rien à voir avec le chauvinisme, ni avec une doctrine ou un mouvement politique. C'est un engagement passionné pour une citoyenneté universelle (une forme de patrie-fratrie dont on voit une expression dans *La 628-E8*, où Mirbeau lui-même fait l'éloge d'une coopération pan-nationale à travers le langage international de l'automobile). En d'autres termes, c'est un nationalisme en mouvement, global, international, comme le dépeint *La 628-E8*, et cela se distingue du nationalisme immobile de Joseph, symbolisé par l'air suffocant de sa chambre. De plus, l'enjeu principal de cette nouvelle

citoyenneté, c'est la justice à laquelle l'anarchisme apporte une contribution particulière. Au Congrès International de 1901, les anarchistes expliquaient leur position en nous instruisant sur les implications sociales de l'Affaire : « *L'affaire Dreyfus n'est plus l'affaire Dreyfus... elle porte à l'ordre du jour la question sociale tout entière avec ses complexités*^{xiii} ». Refusant de souscrire au chauvinisme, au nationalisme, même au philosémitisme, refusant de se détourner de la question sociale, la plupart des anarchistes (Mirbeau, Lazare et Sébastien Faure étant des exceptions remarquables) attendaient autant que possible que la Justice suive son cours. Et la grâce de Dreyfus justifiait leur approche parce que celle-ci mettait en lumière le mythe de la démocratie représentative. La nation, toute nation, mérite mieux !

Enda McCaffrey
Nottingham Trent University (Angleterre)



Traduction du *Journal d'une femme de chambre* en néerlandais.

-
- i. Octave Mirbeau, cité par Georges Place, dans *Bibliothèques des revues et journaux des XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Éd. de la Chronique des Lettres françaises, 1973, p. 253.
 - ii. Octave Mirbeau, « À vau-l'eau », *Le Gaulois*, 25 janvier 1883.
 - iii. Octave Mirbeau, « La Chasse », *Les Grimaces*, n° 6, 25 août 1883.
 - iv. Octave Mirbeau, « À vau-l'eau », *Le Gaulois*, 25 janvier 1883.
 - v. *Ibid.*
 - vi. Ernest Renan, *La Monarchie constitutionnelle en France*, Paris, Lévy, 1870, p. 91.
 - vii. Octave Mirbeau, « Les Beautés du patriotisme », *Les Écrivains*, Flammarion, t. I, p. 121 (*Le Figaro*, 18 mai 1891).
 - viii. Octave Mirbeau, « Embrassons-nous, Ferry ! », *Les Grimaces*, n° 14, 20 octobre 1883.
 - ix. Henri Arvon, *L'Anarchisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1951, p. 89.
 - x. Octave Mirbeau, *Le Journal d'une femme de chambre*, Paris, Fasquelle, 1936, p. 241.
 - xi. Enda Mc Caffrey, « Le Portrait d'un artiste en jeune chien - Incarnation et mouvement dans *Dingo* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 7, 2000, pp. 66-75.
 - xii. Octave Mirbeau, « Palinodies ! », *L'Aurore*, 15 novembre 1898 (*L'Affaire Dreyfus*, Séguier, 1993, p. 161).
 - xiii. Sébastien Faure, *Le Libéraire*, n° 115, 29 janvier-5 février 1898.